"Le Vendredi saint, à 15h, tout le monde a dû se dire, au pied de la croix : "Là c’est foutu"

*Quand la vie semble dans une impasse, certaines ressources peuvent donner du sens et de l'espérance, affirme le philosophe Denis Moreau. Et parmi celles-ci, il y a le christianisme.*

Aurore Vaucelle

*La Libre Belgique* du 16, 17 et 18 avril 2022

Alors que nous entrons dans le week-end de Pâques, nous avons voulu aborder la thématique de la résurrection sous l'angle de "nous autres, modernes", comme le dit notre auteur Denis Moreau. Philosophe, mais aussi croyant animé par sa foi catholique (nous l'avions reçu dans nos murs en 2018, pour répondre à la question : "Comment peut-on être catholique ?" ), Denis Moreau pense qu'avant de vivre la grande Résurrection, le christianisme propose un appareil intellectuel pour en vivre d'autres, petites, qui nous font traverser les épreuves de l'existence : deuils, séparations, dépressions. Il livre un manuel de survie chrétien pour éclairer nos pas dans "les nuits de nos vies".

Entretien

*Vous avez, au départ de votre essai, ce ton déterminé. "Me considérant ou regardant tel ou tel en train de sombrer dans les rudes combats de l’âme, il m’est arrivé de penser que tout était foutu. Mais je refuse que nos vies ressemblent à […] un roman de Michel Houellebecq." Vous postulez que, tous, nous pouvons bénéficier de petites résurrections qui nous relèvent des épreuves de la vie.*

J'ai écrit cette phrase avant d'avoir lu le dernier Houellebecq, où les choses se sont un peu améliorées du point de vue de l'espérance. Mais ce n'est jamais agréable d'être désespéré. J'ai des difficultés avec cette vision du monde qui consiste à penser que la vérité se trouve du côté de la tristesse, du désespoir. Dans Professeurs de désespoir, Nancy Huston dit ceci : "Pourquoi, pour se tirer d'affaire dans des configurations difficiles, ne pas postuler qu'il y a de l'espoir, et ne pas chercher les outils qui peuvent nous en donner. Je ne vois pas pourquoi je ferais d'emblée le pari du pire." Dans les ressources qui peuvent donner de l'espérance, il y a ce grand récit chrétien, qui se tient entre le Vendredi saint [NdlR, qui voit la mise à mort de Jésus] et le dimanche de Pâques [NdlR, qui annonce sa résurrection dans la foi catholique].

*Quand vous dites que vous voulez croire à la possibilité du "salut", à quoi faites-vous référence ?*

Il faut deux choses pour que l’idée de salut ait du sens : un diagnostic initial, "ça ne va pas bien", et l’espoir de la possibilité de s’en sortir. C’est une notion qui fonctionne hors théologie . Le marxisme par exemple est une théorie du salut : il y a l’exploitation de l’homme par l’homme, ça ne va pas, on va faire la révolution pour changer cela. De fait, le salut est au cœur du christianisme. En hébreu "Jésus" signifie "Dieu sauve" et le Christ reçoit le nom de Sauveur. Selon moi, il y a donc le grand Salut, et puis les petits saluts, les petites résurrections. Ces moments de la vie où on se dit : "Je suis foutu, comment me relever ? ".

*Vous écrivez : "Comme le vieux Kant, je postule : il faut un monde qui donne raison à la raison. Et où le sens finit, vaille que vaille, par l’emporter sur l’absurde". Pas sûr que la réalité du moment vous donne raison…*

Je ne suis pas un grand fan de Kant, mais dans La Critique de la raison pratique, il énonce des postulats dont il dit qu'il faut les tenir pour vrai pour donner du sens au monde. J'ai la chance d'enseigner à l'université auprès des jeunes gens, je vois que la jeunesse ne va pas bien, et ce n'est pas seulement le Covid qui peut expliquer cela. Les jeunes sont très angoissés par le dérèglement climatique. Là, par exemple, on a besoin d'être sauvé, car la situation est objectivement difficile. Alors, il y a les collapsologues qui vous disent qu'on va dans le mur, et puis, il y a le Giec qui, dans la nuit, essaie de tracer des chemins. Postuler, c'est vouloir croire, en dépit des apparences contraires, qu'une issue est envisageable. Pour en revenir au champ chrétien, le Vendredi saint, à 15 h, tout le monde a dû se dire, au pied de la croix : "Là, c'est foutu". En fait, non. Une issue s'est dessinée de façon imprévisible. Ça m'intéresse, cette idée que, dans le pire de nos nuits, on peut garder foi en un sens possible.

*On pourrait aussi dire que, dans la vie, on est bien obligé de porter sa croix, que la vie est une somme d’épreuves à passer. Peut-être, même, que les choses complexes de notre existence méritent que l’on fasse des efforts, et que tout ne soit pas si simple…*

Doucement, là-dessus ! Ok, il y a des croix partout, car nulle existence n’est exempte de coups durs. Et quand on dit porter sa croix, c’est qu’il faut se débrouiller pour vivre avec. Mais il ne faut pas les rechercher, ces croix. Je me méfie de cette idée de dialectique, chez les philosophes, qui dirait que la souffrance est nécessaire pour obtenir un bien. Vous savez, ces expressions : "on ne fait pas d’omelette sans casser des œufs", "il faut savoir souffrir pour…". C’est indécent de dire cela dans les cas de grandes souffrances. C’est ce que font les amis de Job [NdlR, le personnage de La Bible rendu misérable sur son tas de fumier, ayant tout perdu] quand ils viennent le voir. Ils lui disent : "Il doit bien avoir une raison à tout cela." "C’est une épreuve que Dieu t’envoie pour du meilleur." La souffrance est là, d’accord, mais il n’est pas toujours facile de faire, comme dit l’expression anglophone, "une bonne limonade avec un épouvantable jus de citron".

*Et précisément, on est plutôt dans une période qui dit le contraire, où est valorisée la résilience, cette capacité à surmonter, par soi-même, les chocs traumatiques, sans se plaindre, et en leur cherchant un sens, même.*

Je compare justement le concept de résilience et la résurrection. La résilience est à la mode... C'est une façon laïque de décrire des processus de "résurrections", et c'est toujours bien de chercher à s'en sortir… Néanmoins, chez certains théoriciens de la résilience, il y a le risque d'une forme d'exaltation de la douleur, dont je me défie. Et puis n'oublions pas que la résilience est au départ une notion physique, une propriété des matériaux : précisément leur capacité à reprendre leur forme initiale après un choc. L'idée de résurrection est un peu plus ambitieuse. Dans la résurrection, on parvient à un état meilleur, c'est ce qui arrive à Jésus, qui accède à une vie supérieure. L'espoir de la résurrection, c'est l'espoir d'un mieux, même si des blessures restent. À saint Thomas, Jésus ressuscité montre ses blessures. Cela fait penser à cet art japonais qu'on appelle le kintsugi , une méthode qui consiste à réparer les porcelaines ou céramiques brisées au moyen de laque et de poudre d'or. L'objet est plus beau une fois réparé. Le pari de la résurrection, c'est que l'on peut devenir des êtres kintsugi. Même si cela ne marche pas à tous les coups…

*Est-ce, comme le dit ce bon vieux Thomas d’Aquin, que notre histoire d’humains ne se résume pas à cet adage : "Mets de l’ordre dans ta vie". Les résurrections, dont vous nous parlez, ce serait, d’abord, faire un effort soi-même…*

Je n'y crois pas. Je n'ai rien contre les gens qui font des efforts. Mais quand on est en dépression, par exemple, il n'y a plus d'efforts possibles. Et s'adresser à un dépressif en lui disant : "Secoue-toi un peu", c'est la catastrophe. Dans le concept chrétien de résurrection, il y a l'idée qu'il faut savoir appeler à l'aide. Quand Jésus est en croix, on lui lance un défi en lui disant : "Sauve-toi toi-même". Il ne relève pas le défi, il meurt et ne se ressuscite pas lui-même, il est ressuscité par Dieu le Père. Quand ça ne va pas, il y a donc deux modèles. Celui que notre société essaie de nous imposer, le modèle du développement personnel, le self-help, mais ce concept est épuisant : on n'y arrive pas, c'est crevant d'être toujours bon, de se débrouiller seul, d'être performant. Contre ce modèle, la sagesse chrétienne dit "Sauvez-moi". "Aidez-moi." Et c'est une forme de sagesse de savoir se reconnaître faible ou fragile, même si ce n'est pas du tout ce que l'air du temps nous dicte !

*Entre nous, Monsieur Moreau, et même si on se parle juste là, avant Pâques, l’idée de la Résurrection, avec un grand "R", ce n’est pas si facile que ça à avaler. C’est pas fastoche…*

Certes, tout sauf fastoche, et c’est pourquoi 30 % des catholiques en France disent ne pas croire dans la Résurrection ! Mais quand on croit à des choses, il faut avoir des arguments pour les croire. On ne croit pas à des choses absurdes. Si je vous dis : "La Lune est composée à 80 % de pommes de terre frites", vous n’allez pas me dire que vous me croyez. Il y a des raisons de croire que Jésus est ressuscité : c’est une bonne explication au fait du tombeau vide, et à ce qui s’est passé par la suite… On peut faire confiance aux témoignages collectés, donc ce n’est pas une foi aveugle… Mais ce n’est pas une démonstration absolue de la vérité de cette croyance ! À un moment donné, ce n’est pas un spectacle face auquel on est, mais un pari dans lequel on s’engage.

*C’est un peu un saut dans le vide… Ça arrive, dans la vie, ailleurs, que dans la foi...*

Oui, cela arrive dans les décisions importantes de notre vie : moi, le "saut dans le vide", je l’ai fait par exemple le jour de mon mariage… et je fêterai mes 30 ans de mariage la semaine prochaine ! Pour la foi, disons que quand on s’interroge sur une croyance, il faut se poser deux questions : est-ce que c’est vrai ? Et surtout qu’est-ce que ça me fait ? Qu’est-ce que cela change à ma vie ?

*Vous évoquez la violence du deuil, la vraie mort, ce "grand peut-être" selon François Rabelais. "À cela le christianisme propose une réponse radicale inédite, celle de la grande Résurrection. Mais les gens d’aujourd’hui ne s’y intéressent plus guère. Car les modernes que nous sommes refoulons ces questions", dites-vous.*

Oui, il y a eu un refoulement de la mort ces cinquante dernières années, et avec lui un désintérêt pour les "fins dernières". De mon côté, j’ai donc essayé de penser en moderne : en réfléchissant aux petites résurrections, dès cette vie. Selon moi, le christianisme est une puissance d’amélioration de cette vie. Le pari chrétien, c’est penser que la foi est une réponse à la question de la vie bonne, qu’elle aide à mieux vivre, notamment dans les moments difficiles. J’assume sans scrupules ce rôle thérapeutique de ma foi. La vie est dure, ma foi m’aide : qui me le reprochera ?

Biographie

Denis Moreau est né à Bordeaux le 8 avril 1967. Marié et père de quatre enfants, il est professeur de philosophie en histoire de la philosophie moderne et philosophie de la religion à l’Université de Nantes. Après un bac C (en sciences), Denis Moreau étudie à La Sorbonne, section philo, avant d’entrer à la rue d’Ulm, dont il sortira premier de sa promotion. Au sein du comité d’organisation des "Rencontres de Sophie" et de "l’Université populaire de philosophie" de Nantes, il démontre sa volonté de rendre la philo abordable et vivante.

Ses ouvrages clefs : - Comment peut-on être catholique ? (Seuil, 2018) - Pour la vie, court traité des mariages et des séparations (Seuil, 2014) - Dans le milieu d'une forêt. Essai sur Descartes et le sens de la vie. chez Bayard (2012)

Extraits de son livre

"Me considérant ou regardant tel ou tel en train de sombrer dans ses rudes combats de l’âme, il m’est arrivé de penser que ‘c’était foutu’. Mais quelque chose en moi se cabre, proteste. Je refuse que nos vies ressemblent à un traité de Cioran ou un roman de Michel Houellebecq."

"Le jour de Pâques marque une mutation existentielle : "En ce point précis de l’espace et du temps, s’est produit cet événement impossible qui coupe l’histoire en deux, et qui coupe aussi l’humanité en deux, ceux qui ne le croient pas et ceux qui le croient", écrit Emmanuel Carrère dans ‘Le Royaume’."

"Les motifs de crédibilité de la résurrection comme événement historique constituent un exercice auquel se sont livrés bien des auteurs… Mais je ne pense pas que l’on puisse produire des démonstrations indiscutables de la vérité historique de la résurrection."

"On n’échappe pas à sa croix. Parmi les couples engagés dans une histoire d’amour au long cours, pas un qui [n’ait eu] l’impression que ‘cette fois c’est fini, c’est mort’[…] Mais j’ai vu des Vendredis saints de l’amour suivis de glorieux dimanches conjugaux."

"Il est vrai que les instants d’éternité ne durent pas. Qu’esprit et corps un temps réunis, finissent par se scinder à nouveau, que la joie des résurrections connaît, elle aussi, ses hauts, ses bas, ses intermittences."